Le chrysanthème et le sabre, de Ruth Benedict, 1946, réédition 1995 Picquier

# P.265

C’est seulement par le biais d’un entraînement mental (ou discipline personnelle : shugyo) qu’un homme ou une femme acquière le pouvoir de vivre pleinement et de « saisir le goût » de l’existence.

L’autodiscipline « de capacité » pose en principe d’éducation au Japon qu’elle améliore chez un homme les moyens de conduire son existence.

Le shugyo polit le corps et enlève « la rouille». Il fait de l’homme une fine lame étincelante, ce que naturellement il désire être.

Au-delà et au-dessus de l’autodiscipline « de capacité » existe aussi le plan « de l’excellence ». De nombreux termes japonais désignent la disposition d’esprit à laquelle est supposé parvenir l’expert en discipline de soi : utilisés pour les acteurs, les religieux, les orateurs, les escrimeurs, peintres ou maîtres de la cérémonie du thé, le terme « muga » issu du bouddhisme zen possède la même signification générale. L’état d’excellence qu’il décrit désigne ces diverses expériences, profanes ou religieuses, dans lesquelles « il n’existe aucune rupture, pas même de l’épaisseur d’un cheveu » entre la volonté d’un homme et son acte. Chez ceux qui parviennent à l’excellence il n’existe pas d’écran non conducteur s’interposant entre la volonté et l’acte : ce qu’ils appellent « le Moi qui observe », à l’origine de la perception du « je suis en train de faire ». Dès lors l’action spontanée ne coûte aucun effort et traduit exactement et instantanément l’image que son auteur conçoit dans son esprit.

Il s’agit d’un exercice d’efficacité, de stricte dépendance de soi, la récompense se trouvant ici et maintenant, l’excellence mettant à même d’affronter n’importe quelle situation avec l’exacte dépense d’effort nécessaire, ni trop ni trop peu, et assurant le contrôle de l’esprit naturellement capricieux en sorte que ni menace extérieure ni remous intérieurs ne puissent débusquer l’individu de lui-même.

# P.330

L’une des vertus anciennes et traditionnelles des japonais est cette responsabilité personnelle par laquelle ils sont rendus comptables « de la rouille sur la personne », image identifiant leur corps à un sabre. De même qu’un porteur de sabre est responsable du brillant de sa lame, de même tout un chacun doit accepter la responsabilité des conséquences de ses actes. Il doit reconnaître et accepter toutes les conséquences découlant naturellement de sa faiblesse, de son manque de persévérance, de son inefficacité. Dans cette acception, le sabre devient, non pas un symbole d’agressivité, mais une image de l’homme idéal et pénétré du sens de ses responsabilités.